

Entretiens du CIS.H 12 janvier 2024

Qui va survivre ?

Dan Schurmans (Liège)

Mauvais temps pour la planète, dit-on. Certes. Je ne me fais pourtant pas trop de soucis pour elle. Elle en a vu d'autres, elle survivra, sous une forme ou sous une autre. La question se pose différemment pour les êtres qui vivent à sa surface (ou même dans ses profondeurs). Beaucoup de végétaux, beaucoup d'animaux ont déjà disparu. D'autres disparaissent en ce moment même. Qu'en sera-t-il de nous ? Ma réflexion d'aujourd'hui porte sur les raisons qui font que certains êtres vivants disparaissent, alors que d'autres survivent. Je ne suis pas biologiste, et ne me place pas sur le terrain scientifique, mais sur un plan plus général qu'on pourrait appeler philosophique au sens d'une philosophie naturelle.

Les espèces animales qui ont disparu sont souvent des espèces de grande taille. Ce qui veut dire que durant le temps qu'il leur a fallu pour grandir, elles ont occupé une niche écologique favorable. Puis, un changement du milieu naturel les en a privées, soudainement (dinosaures) ou peu à peu (mammouths, rhinocéros laineux, etc.). Leur taille est devenue un obstacle, dans la mesure où elle leur conférait des exigences alimentaires, métaboliques, que le milieu appauvri ne leur permettait plus de satisfaire. Le rôle que les prédateurs humains ont joué dans leur disparition est parfois évident : c'est notamment le cas du dodo de l'île Maurice, ou des moais de Nouvelle-Zélande. C'est certainement le cas dans ce qu'on a appelé la sixième extinction de masse, celle qui est en cours, où malheureusement notre rôle ne se limite plus à nos capacités prédatrices. Quand le milieu se transforme, les petits animaux semblent avoir plus de chances de survie, parce qu'ils trouvent plus facilement leurs ressources dans un milieu appauvri, et souvent parce que leur taux de reproduction est plus élevé. Les baleines, qui ont failli être exterminées à cause de nos besoins en huile, ont été sauvées. Mais jusqu'à quand ? Dans la terre future, on voit plus facilement survivre les fourmis, les cafards et les scorpions, surtout si les humains ne les persécutent plus.

Laissons là les animaux, qui ne forment pas mon propos d'aujourd'hui, mais pas avant d'avoir entrevu une règle générale que nous pourrions ensuite nous appliquer à nous-mêmes. Les chances de prospérité, de survie ou de disparition d'une espèce dépendent d'un équilibre entre les besoins de l'espèce et le milieu écologique où elle se reproduit. Dans le cas des humains, la même règle s'applique. Toutefois, un autre facteur entre en jeu, car nous sommes capables de trouver des ressources dont nos ancêtres ne soupçonnaient même pas l'existence. En outre, nous multiplions l'efficacité de ces ressources par nos échanges et par nos capacités de transport. Notre population croît d'une façon que Malthus lui-même n'aurait jamais crue possible, et pourtant, à l'échelle mondiale, le niveau de vie s'accroît. On commence, hélas, à se poser la même question que pour les baleines : jusqu'à quand ?

Les facteurs qui nous permettent cet accroissement – ou qui nous l'ont permis – sont bien connus : progrès techniques agricoles et industriels, exploitation des ressources énergétiques du sous-sol, exploitation coloniale et néocoloniale. Tout cela se trouve lié à la croyance au progrès inéluctable, qui fut notre idéologie culturelle jusqu'à une époque très récente, et qui le demeure, partiellement. Inextricablement lié, aussi, au capitalisme qui, depuis l'échec spectaculaire du communisme, est reconnu comme le seul système économique qui fonctionne. Cependant, nous sommes de plus en plus convaincus de la finitude de nos ressources et de celle de notre monde. Nous constatons que notre système épuise et sabote le fonctionnement de la planète, et nous commençons à nous y sentir à l'étroit, comme devaient se sentir en leur temps les Pascuans sur leur île, dont ils avaient peu à peu coupé tous les arbres. Nous ne sommes pas tout à fait aveugles, et nous commençons à avoir peur.

Deux solutions se présentent. Elles ont chacune leurs partisans. L'une d'elles est conforme à l'idéologie qui nous gouverne, c'est la solution technique. Le pétrole manque ? On le remplace par le nucléaire, on invente des voitures électriques, on espère maîtriser bientôt la fusion de l'hydrogène. Comme ce ne sera pas suffisant, on rêve de coloniser d'autres planètes. L'autre solution est de réduire notre consommation et de modifier notre façon de vivre, en nous inspirant de la sagesse des peuples dits premiers, ceux qui ont vécu si longtemps en équilibre avec leur milieu et qui, par cette vision du monde si différente de la nôtre, nous confrontent à notre folie. Bien entendu, cette deuxième solution a mes préférences. Je m'approche enfin de mon propos : je me demande si notre société sera capable de l'adopter et sinon, pourquoi pas ? Il y a plusieurs raisons à cela. Celle à laquelle

on pense d'abord est économique : nous craignons qu'un changement de système nous condamne à la misère. Une autre est politique : il n'existe sur terre aucun pouvoir capable de décider d'un tel changement à l'échelle globale. Mais je veux insister aujourd'hui sur une raison culturelle. Rappelons-le : il s'agit d'une adaptation au milieu. Cette adaptation peut être nécessaire, elle ne s'oppose pas moins à notre croyance culturelle, qui veut que notre rôle sur la terre soit de dominer la nature et de transformer le milieu à notre aune. Cette croyance est très profonde. Elle a probablement des origines millénaires, et se retrouve explicitement dans la Bible (« *Vous êtes la peur, vous êtes l'épouvante de tous les animaux de la terre... La moindre petite bête vivante comme le vert végétal vous appartient pour vous nourrir, Je vous donne tout* » (Genèse, 9,2-3). Notre culture résiste à l'adaptation. Elle nous empêche d'effectuer les changements nécessaires à notre survie.

La culture est un héritage, issu d'une adaptation au milieu. Elle nous propose une lecture cohérente de l'univers qui nous entoure. Nous pensons facilement que, grâce à elle (grâce à notre statut d'êtres civilisés) nous aurons plus de chances de trouver les solutions utiles à notre survie que les animaux, guidés par leur seul instinct. Mais cela n'est pas certain. Les animaux s'adaptent s'ils en ont la possibilité. Sinon, ils meurent. Des enquêtes biologiques récentes semblent cependant nous montrer que nous avons sous-estimé, jusqu'ici, les capacités d'adaptation de certaines espèces : elles pourraient changer très vite, en quelques générations, pour survivre à des conditions de vie nouvelles. Si ces études sont confirmées, elles pourraient nous conduire à un *néo-lamarckisme* : la doctrine de Lamarck sur l'hérédité des caractères acquis avait été discréditée par le darwinisme et la génétique moderne, mais la découverte de l'*épigénétique* rebat les cartes, d'autant plus qu'on peut imaginer une boucle de rétroaction entre des protéines nouvellement apparues et les gènes héréditaires. Mais la culture, comment change-t-elle ?

La culture change aussi. Elle est capable de s'adapter. Elle dispose cependant d'une capacité de résistance considérable, qui tient à sa fonction première, celle d'assurer la cohérence de notre représentation du monde. Les changements culturels qui se produisent, du fait des circonstances historiques, sont cause d'une grande instabilité sociale et psychique dans les sociétés et chez les individus qui s'en réclament. Pensons aux conséquences sociales de la colonisation. Dans ce cas, il y a eu certes des résistances, mais aussi des changements rapides à cause de la domination exercée par les colonisateurs. Dans le cas qui nous occupe, nous

sommes encore en position de dominance culturelle. Personne ne nous obligera à changer de culture et à abandonner le capitalisme conquérant, pour nous rapprocher des peuples premiers. Seule la nécessité pourrait nous y contraindre. Une nécessité catastrophique.

Dieu le sait, je suis passionné par les cultures du monde, et aussi bien par la nôtre. Je les considère comme des trésors. Mais aucune d'entre elles n'est exempte d'une *tache aveugle*, qui empêche les gens qui s'en réclament de percevoir leurs défauts. Dans notre cas, cette tache aveugle pourrait bien être la contradiction entre la fidélité à la tradition et la nécessité, en vertu même de la tradition, de progresser sans cesse, donc de lui être infidèle.

La culture est mère de la civilisation. Celle-ci nous a donné des moyens techniques et une idéologie. En fonction de quoi, l'adaptation se conçoit-elle comme un progrès technique ? L'exercice de ce progrès technique nous a conduits, jusqu'à présent, à l'aggravation des problèmes planétaires.

Il en résulte que malheureusement, la culture est aujourd'hui un frein à l'adaptation nécessaire. Il en résulte aussi que nombre d'espèces animales guidées par l'instinct, et par une culture rudimentaire par rapport à la nôtre ont plus de chances de survivre que nous.

Deux conclusions. La première est que nous aurions avantage à creuser notre culture, à mieux la connaître, pour découvrir peut-être en elle des éléments sous-jacents, méconnus, qui seraient à développer pour nous permettre d'aboutir à une autre fin. C'est une tâche considérable, qui dépasse le cadre de cette modeste contribution. La seconde est que, même si la catastrophe était inévitable, nous aurions avantage à préparer, dès à présent, le monde futur. Car il me semble évident que l'humanité ne sera pas exterminée. Certains hommes survivront. Ils auront à occuper les terres habitables d'une planète dont l'écologie sera modifiée. Comment le feront-ils ? Quelle sera leur représentation du monde ? Quelle sera la part d'héritage que nous leur donnerons ? Quelles seront les valeurs fondamentales que nous pouvons leur transmettre, après avoir éliminé nos erreurs idéologiques ?

Comme on le voit, ces deux conclusions sont liées entre elles.